une statue colossale du Christ au tombeau; dans le haut, c'est une statue grandiose de la Vierge, son doux visage tourné vers l'Océan. O spectacle ravissant! elle est entourée de vingt ou trente perdrix blanches, dont les yeux brillants, fixés sur elle, semblent contempler Marie avec admiration. Tous les matelots qui passent au large, ne manquent jamais de saluer Notre-Dame de Bethsiamits. Le bocage, en arrière de la tour, semble inviter à la prière et au recueillement, et il n'est pas de moment où on n'y rencontre quelque sauvage agenouillé.



UN ÉVÊQUE POUILLEUX.

Sous ce titre original, M. Louis Veuillot publia dans l'*Univers*, il y a quelques années, l'article suivant qui fait partie de la collection de ses mélanges. C'est le portrait de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. Ce croquis littéraire rend assez bien compte de la vie de nos Pères dans le nord-ouest de l'Amérique. Un tel hommage rendu au zèle de nos Missionnaires dans la personne d'un de nos Évêques ne doit pas être perdu, et nous tenons à garder dans nos Annales la page qu'un grand écrivain catholique a bien voulu écrire à l'honneur de notre humble Congrégation :

Dans une réunion d'intimes, convoqués pour honorer un Evêque Missionnaire, on parlait du bienheureux Benoît Labre et de sa pénitence. Quelqu'un qui a bien étudié cette vie extraordinaire, en citait divers traits, capables d'étonner même des auditeurs familiers avec l'histoire des saints. Une autre personne témoigna de la surprise et demanda : A quoi cela est-il bon? L'Evêque, homme de grande figure, prit la parole. Son discours nous frappa. Nous voulons essayer de le

redire, afin d'inspirer à M. de Pompery et à d'autres, sinon le goût, du moins l'intelligence et le respect d'une certaine austérité. Lorsque l'on se donne le mérite de travailler pour s'approcher de la pensée, il faut s'abstenir d'injurier ce que d'autres vénèrent, en fût-on instinctivement choqué. S'il suffit d'être choqué d'une chose pour la réputer digne de mépris, il n'y a point de vérité en ce monde qui ne doive périr sous le ricanement des ignorants et sous le piétinement des brutes.

L'Evêque Missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux, parla à peu près en ces termes :

J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester le bienheureux Labre, et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté, je sais « à quoi cela est bon ».

Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les extrêmes régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neiges et de glaces, un mois de boues et de marécages; la moitié du reste des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors, par 45 degrés de froid. J'aime mieux 45 degrés sans vent que 25 avec du vent : j'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur les lacs gelés, perdant ma route quand ce terrible vent nous fouettait de ses âpres tourbillons.

Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poudre de viande sèche roulée dans le suif. Je n'y suis pas habitué après quinze ans. Tout cela ce n'est rien encore.

Il faut coucher en compagnie! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édredon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. On se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle n'est

pas seulement hideuse et infecte, elle est souvent infâme. Les Européens leur ont communiqué des vermines qu'ignorait leur barbarie. Dans ces cas-là, je me contente de mes chiens. Mais si les sauvages n'ont que des poux, je les prends — et je prends aussi leurs poux. Oui, toujours, à la fin d'une course apostolique, j'ai des poux. En vérité, Messieurs, je ne crois pas que personne s'astreigne à nourrir des poux uniquement par plaisir! Quant à moi, je m'en débarrasse sitôt que je peux. J'ose ajouter que mes sauvages eux-mêmes, quoique moins importunés, s'en sépararaient volontiers.

Je rapporte donc des poux, et en quantité, et sans aucune satisfaction d'en avoir, veuillez le croire. Néanmoins, dès qu'il faut repartir, je repars. Je me trouverais fou de ne pas repartir, je me trouverais coupable de rester dans ma station.

Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, garde-malade, maître d'école, etc., etc. J'y ai des nuits d'un mois; j'y suis moqué fréquemment, car mes sauvages, grands orateurs et très puristes, trouvent que je ne parle pas leurs dialectes avec l'élégante correction qu'il faudrait... Bref, mille ennuis me rencontrent là. J'y ai même des bourgeois, des Européens qui font le commerce des pelleteries : négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les plus amers pour mon cœur. Ce n'est pas tout : mes nombreux métiers, mes visiteurs, le genre d'installation imposé par le climat, notre misère, en éloignent les parfaites délices de la propreté. Mais enfin, je n'y ai point de poux... c'est-à-dire, je n'en ai pas tant à la fois, ni si longtemps. Je repars néanmoins, comme je vous le disais; j'attends avec impatience le moment de repartir.

Et je ne saurais le déguiser, Messieurs : certainement je me plairais ici. Voilà un bon feu, nous quittons une bonne table, la soupe était excellente; elle m'a rappelé la soupe de mon pays manceau. — Que de fois je n'ai pu me défendre de désirer une bonne soupe de mon pays! — Enfin, vous êtes chrétiens, mes amis et mes frères, et votre hospitalité

m'est très douce. Toutefois, je voudrais être loin; je voudrais être dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neige, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes sauvages pouilleux.

C'est que je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

Dans cette nuit, je porte la lumière; dans ces glaces, je porte l'amour; dans cette mort, je porte la vie.

J'ai là-bas des sauvages chrétiens et des sauvages païens. Les chrétiens sont de bons chrétiens, grâces soient rendues à Dieu Rédempteur! Ils ont de la foi, ils obéissent à l'Eglise. Ils reçoivent les sacrements et ils gardent les commandements. J'ai la ferme espérance que la plupart seront sauvés. En attendant, ils pratiquent des vertus supérieures à leur état de société misérable, et par là, beaucoup de peines leur sont diminuées ou ôtées. Même, quelques-uns des vrais bienfaits de la civilisation pénètrent jusqu'à eux. Les femmes sortent de leur abjection effrayante et acceptée, les vieillards et les enfants trouvent un appui, la famille se fonde. Je vous l'ai dit, ce sont des chrétiens. J'arrive parmi eux les mains pleines des présents du roi Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage; j'apporte l'Eucharistie, j'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort; j'apporte la bénédiction sur le berceau et la prière sur la tombe; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

Ce sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les dessouille, et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela, j'ai ce bonheur tous les jours! De ma main encore tachée des boues de la route, je rouvre à ces exclus les rangs de la famille humaine; je prends ces morts, je les restitue à la vie éternelle, je leur rends le service et la gloire qui sont dus aux enfants de Dieu. Si l'un d'eux m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa hutte, je m'agenouille à son chevet de terre, je sacre avec

l'huile sainte pour la résurrection ses membres que la mort va raidir ; je dis : *Sors de ce monde, âme chrétienne!* Et je bénis avec ivresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de si loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et mourir pour la résurrection.

Chez les païens, je vais offrir ce que les chrétiens demandent. Je livre combat non plus seulement au péché, mais à l'erreur. Ce n'est pas si peu de chose que l'on croirait. Il y a là des ergoteurs qui ne le cèdent pas aux vôtres. Les *Pieds-Noirs*, les *Sauteux*, les *Loucheux*, les *Plats-côtés-de-chien*, divers autres de ces gentils, ont une religion très philosophique et très rationnelle. Point de culte, point de sacerdoce, à peine quelques mystères, — presque rien que des idées toutes simples.

Les *Plats-côtés-de-chien* ont la vanité de descendre d'un grand chien, comme plusieurs de vos savants, à ce que j'ai appris, ont l'humilité de remonter à un grand singe ; mais ce point n'engage nos sauvages qu'à se défendre tant qu'ils peuvent d'être les créatures de Dieu, toujours comme vos savants. Ils croient à deux principes, et leur rendent quelques discrets hommages, surtout aux mauvais, dont ils ont peur. Avec cela, on fait en sécurité de conscience tout ce que l'on peut. On vole, on pille, on répudie sa femme, on abandonne père et enfant, on tue, on se venge, on boit de l'eau-de-vie ; il en faudrait dire trop long !

Néanmoins, cette simplicité de croyances ne triomphe pas de certaines faiblesses inhérentes à l'esprit humain. Lorsque de grandes calamités les éprouvent, ou lorsque des malheurs particuliers les poursuivent, ces libres-penseurs deviennent très pénitents. Les uns se coupent une ou plusieurs phalanges des doigts de la main ; d'autres entretiennent des charbons ardents sur leur poitrine nue ; d'autres se passent une courroie dans les chairs, l'accrochent à une branche et s'abandonnent à leur poids jusqu'à ce que la courroie ou la chair ait cédé. Ils ont aussi la confession publique. La confession et la pénitence faites, ils reprennent leur vie antérieure.

Qui leur a ainsi enseigné le dogme de l'expiation, et cette manière de le pratiquer? Ce n'est point nous, la coutume est ancienne. Nous travaillons à la déraciner, et nous n'en venons pas tout de suite à bout. Ah! Messieurs, voilà les peuples endormis dans la mort! En Europe, vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne voyez guère que les endormis dans le péché. On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré. Vous n'imaginez pas cette dureté, ce mépris, cette folie absolue et abominable de l'homme sans Dieu envers son prochain et envers lui-même. Il y a cependant quelque chose de plus mauvais, de plus pervers que le sauvage : c'est le renégat transplanté dans ce noir milieu de la sauvagerie. Cela, c'est l'impiété radicale, c'est le démon. Le sauvage n'est que le sujet naturel et la victime du démon.

Or, Messieurs, le Missionnaire qui se met en route pour pénétrer dans cet enfer visible, pour en arracher ces pauvres âmes, pour les soustraire à ces malédictions, à ces tortures, à cet esclavage qu'ils font peser les uns sur les autres, pour dissoudre ces glaces d'éternelle infamie où ils sont liés tout vivants, l'homme, dis-je, qui va là porter le Christ et les dons du Christ, croyez-vous qu'il ne fasse pas une chose qui soit et qu'il connaisse bonne? Le croyez-vous bien tenté de compter ses pas et ses privations, et les gênes de toute sorte, et la vermine enfin qui va s'attacher à lui? Il prend la vermine comme le reste de son attirail de voyage, puisqu'il n'arrivera qu'à cette condition. Cette vermine pourra pulluler sur sa chair : elle ne rongera pas la joie de son âme ni les trésors qu'il vient répandre; et il l'entretiendrait avec un soin jaloux, comme une souffrance de plus, s'il pensait que cette souffrance, ajoutée aux autres, attirera la bénédiction de Dieu sur son labeur.

En vérité, lorsque le Missionnaire baptisera, lorsqu'il ressuscitera tout ce misérable peuple, il s'inquiétera peu s'il a des poux!

Et s'il n'obtient pas ce triomphe que Dieu peut réserver à d'autres, c'est assez pour sa gloire, pour sa joie et pour sa récompense de l'avoir préparé.

Je parle de joie et de récompense immédiate, dès ce monde. Cet homme si misérable, si chargé, « la balayure du monde » aux yeux des trafiquants qui sifflent sa folie, et souvent aux yeux des sauvages qui méprisent sa faiblesse corporelle, sa pauvreté et son langage, et qui sont lents à comprendre son amour; cet homme est déjà dans la grandeur, puisqu'il fait l'œuvre de Dieu, et déjà dans la récompense, puisque ses travaux entretiennent en son cœur la présence de Dieu.

Eh bien, l'un de vous l'a dit avec raison : Benoît Labre fut un missionnaire, un envoyé de la miséricorde de Dieu envers une civilisation qui ne différait pas autant qu'il semble des barbaries où nous nous engageons. Pour accomplir sa mission, animé d'un grand amour, il se tailla lui-même les croix que nous trouvons toutes faites. C'est là son service, et il marcha vers son but comme il y fallait marcher.

Dans presque toutes nos missions, nous rencontrons des hommes d'Europe qui mènent matériellement la même vie à peu près que nous; ils subissent les mêmes privations, les mêmes gênes, sans excepter la vermine, et ils n'ont pas les mêmes consolations. Nous, nous célébrons la messe, nous avons la présence réelle du Dieu vivant; eux, ils ne sont soutenus que par l'espérance du gain. Voilà sans doute une véritable et basse folie : écorcher des poux afin d'en tirer de l'or! Cependant, lorsqu'ils ont fait fortune, on les loue, on admire leur persévérance, eussent-ils, par les fatigues et par l'eau-de-vie, procuré la ruine et la mort d'autant de sauvages que nous en avons baptisés.

S'il ne s'agit que de faire fortune, quand nous mourons au travail, nous avons fait fortune aussi, et plus solidement et moins onéreusement pour les pauvres. Quand Benoît Labre traînait ses haillons qui prêchaient la pénitence et qui étaient écoutés; quand il donnait au travail de la prière les instants que d'autres consacrent à l'oisiveté, à la débauche, au plaisir, ou même au repos légitime, il faisait fortune, et certes une

fortune brillante. A qui cette fortune a-t-elle imposé le moindre sacrifice non volontaire, infligé la moindre douleur honteuse et inféconde? Beaucoup d'âmes ont trouvé la paix en ce monde et sont montées à la lumière éternelle par la vertu des prières et des exemples de ce mendiant!

On le traite encore de fainéant. Je suis donc un fainéant, moi! Je voudrais savoir ce qu'ils font, ceux qui parlent ainsi, et ce qu'ils donnent au genre humain du fruit de leurs œuvres? Toutes les langues ont une expression qui signifie ce que nous entendons par le travail de la souffrance, et dans notre langue à nous, c'est le même mot que *labor* et *dolor;* mais la douleur est précisément le grand travail, le travail fécond, et la pénitence est par-dessus tout la grande et la féconde douleur. Pourquoi donc la pénitence volontaire et de surcroît offerte pour d'autres, la pénitence qui se rapproche de celle de l'homme-Dieu, n'aurait-elle pas au moins les mérites du travail, de la douleur et de la pénitence imposés? Fainéant, l'ouvrier de jour et de nuit qui travaille pour le salut de tous, le portefaix de la misère publique! Je vous assure, Messieurs, que ces dérèglements du langage me semblent bien voisins de la barbarie, et j'ai peine à croire que ceux qui s'y abandonnent puissent voyager loin dans le pays des idées.

Ainsi, à peu près, parla cet Evêque de sauvages. En l'écoutant, nous nous disions deux choses : premièrement que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes; secondement, que ces hommes que fait l'Eglise catholique ne seront pas de sitôt, Dieu merci, supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants : ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes; ce sont eux qui éveillent les pensées victorieuses et qui allument les flammes triomphantes.

L'Evêque nous disait aussi dans le cours de la conversation : « Ma mission n'est pas poétique; la prose, une horrible prose y abonde, comme vous voyez. Je n'ai pas le martyre à

promettre; mais je promets des fatigues sans relâche, des neiges sans limites, des nuits prolongées, des marais, des fanges, enfin des poux ; et avec ces petits moyens, je trouve encore des hommes et même des femmes. Oui, j'ai des sœurs là-bas, et si j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en aurais autant que je voudrais. »

Donc, si Fourier, ce Mahomet de cuisine, et les autres révélateurs du temps, qui tous plus ou moins tiennent de lui, pouvaient parvenir à faire de l'Europe le mauvais lieu qu'ils ont rêvé, la religion catholique y entretiendrait encore un élément de force avec lequel un beau jour elle nettoierait l'ignoble harem ; et si toute ressource était perdue, alors elle porterait ailleurs la virilité humaine, et une poignée de ses robustes enfants, peut-être fort négligés dans leur toilette, viendrait subjuguer l'Europe, comme aujourd'hui une poignée d'Européens subjugue le monde oriental.

Ce fut le destin de Rome devant les Barbares. Rome avait été très savante et très recherchée en parfumerie. Dans le grand cirque, quand le sang des hommes mêlé à celui des bêtes avait imbibé la terre, on faisait tomber des pluies de parfums qui éteignaient la fade et âcre odeur du sang. Les Barbares vinrent, effroyablement sales et grossiers : ils vidèrent le cirque et la ville ; et sans le christianisme, ils vidaient l'empire, et la mort vidait le monde.

Qui sait si le pauvre Benoît, tout peu clerc qu'il était, n'y pensait pas dans ces nuits du Colisée, qu'il vouait au travail de la prière, élevant ses mains vers Dieu, pour que le monde, puni de ses mollesses par la terreur, ne fût pas destitué de la vigueur des pauvres et des martyrs !

Ecoutons maintenant le R. P. Petitot. Dans son ouvrage, la *Monographie des Dènè-Dindjié*, il nous fait de ses sauvages la monographie suivante :

« Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les *Dènè-Dindjié* habitent sous des tentes de peaux